

LILLE N° 192
ROUBAIX N° 228
LENS N° 193

ABONNEMENTS 3 mois 1 mois Un an
Nord et Départements limitrophes 4 fr. 50 0 fr. 18 fr.
Autres départements 5 fr. 50 1 fr. 22 fr.

NUMÉRO 5
PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal
et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Mardi 2 Juillet 1907

LETTRE DE PARIS

La réclame électrique. -- Lettres de feu. -- Sur la place de l'Opéra. -- Le supplice des oreilles et le supplice des yeux. -- Pour l'hygiène et pour la beauté.

Paris, 1^{er} juillet 1907.
Enfin voici les jours les plus longs de l'année. Qu'ils soient plus que jamais les bienheureux plus que jamais, parce que si, autrefois, nous attendions seulement d'eux la prolongation d'aimables itinéraires à travers la ville, la durée plus longue des heures de clarté est maintenant pour nous autant de gagné sur un ennemi de jour en jour -- de nuit en nuit pour être exact -- plus envahissant.

Le veulx me plaindre de l'abus des pétares électriques qui nous guettent à tous les carrefours, à tous les coins de rue, au bout de toutes nos perspectives. A peine la nuit est-elle tombée qu'au sommet des toits, le long des balcons, au-dessus des portes, pour nous vanter le seul cacao soluble dans l'eau ou la seule loterie qui ait plus de lots que de billets, de gigantesques lettres s'allument une à une.

Si encore elles ne faisaient que s'allumer, il n'y aurait que demi-mal, mais ce qu'il y a de désastreux c'est qu'à peine allumées, ces lettres de feu s'éteignent subitement comme par un coup de vent venu d'on ne sait où. Puis, au bout de quelques secondes de répit, les voilà qui se rallument à nouveau, s'éteignent derechef et ainsi de suite sans trêve ni merci.

Sans trêve ni merci parce que, en dépit qu'on en ait, il n'est permis à personne d'échapper à leur obsession : on en a le regard se tourne, c'est pour se heurter à l'un de ces affolants feux follets.

Voyez un peu ce qu'est devenue notre place de l'Opéra : dès qu'il fait nuit, à droite, à gauche, en avant, en arrière, toutes les clarités qui nous en font voir de toutes les couleurs, nous tenterions de repérer nos yeux en regardant les façades de l'Opéra : là, entre les colonnades du monument de Charles Garnier, blémissent ces lueurs verdâtres dont on a roulement, au théâtre, de noyer les scènes macabres où apparaissent des spectres et des revenants.

Que nous fuyions vers la rue Auber, vers la rue Meyerbeer ou vers les boulevards, et nous verrons se dresser devant nous d'autres barrières de feu qui semblent nous enfermer dans quelque cage infernale.

Tout déjà eu l'occasion de recueillir les doléances de ceux qui souffrent des mille bruits criards, tonitruants ou crépitants, mais tous parfaitement inutiles, qui font à travers les rues un vacarme assourdissant et dangereux pour l'équilibre de notre système nerveux.

Tout autant que nos oreilles, nos yeux sont soumis à de rudes épreuves : ces illuminations intermittentes aux brusques éclipses et aux soudains rallumages nous donnent autant de petites secousses, dont la répétition offre ceci de dangereux que nous ne pouvons pas plus nous en affranchir que l'atouette affolée ne se peut détacher du miroir aux hypnotisantes facettes.

Evidemment, il ne faut pas exagérer le mal, et pour des tempéraments bien trempés c'est peu de chose que chacune de ces petites secousses nerveuses.

Mais, en fin de compte, c'est le total de tous ces petits assauts, minimes en eux-mêmes et pris à part, qui finissent par lécher les plus résistants : en dehors de l'effort laborieux de chaque jour qui, dans la grande ville, constitue une existence toute de surmenage et de fièvre, le Parisien se voit encore assailli de toutes parts d'imperceptibles meurtrissures qui, sous une forme ou sous une autre, ébranlent l'intégrité de son organisme -- et, par tous ses sens, bon gré mal gré, il perçoit les plus perfides effluves : ce sont les senteurs plus ou moins empestées qui affectent son odorat, les bruits assourdissants qui lui cassent les oreilles, les clartés aveuglantes qui lui brûlent la vue.

Parmi ces odeurs, parmi ces bruits, parmi ces lumières, il en est assurément qui sont insupportables de la vie de la grande ville, mais combien d'autres ont aucune raison d'être, aucune utilité !

Sans pousser trop loin les réglementations et les prohibitions, n'est-il pas tout aussi nécessaire pour la bonne hygiène physique et mentale du Parisien de mettre un terme, dans la mesure du possible, aux bruits étourdissants et aux lueurs exagérées, exactement comme on demande à certains industriels de réfréner les fumées asphyxiantes ou les odeurs malsaines qui s'exhalent de leurs cheminées ?

En ce qui concerne la débordante in-

te, parce que ça permet à la Ligue contre l'abus du tabac d'établir des statistiques. Le malheur est qu'en ces salles de spectacle il n'y a pas seulement que la tabagie en question ; il y a aussi le répertoire. Et celui-ci passe, hélas ! comme un cigare des meilleurs.

Or il ne devrait point passer parce que la plupart du temps -- en dehors d'heureuses et trop brèves exceptions -- la chanson moderne est bête ou saule. Que d'odieux refrains scatologiques, ou si vous aimez mieux, entités d'ordures. Dire que certains, comme les poètes, ont écrit de très beaux vers, et que ces vers ont été chantés par de très beaux chanteurs, sans esprit comme sans gaité, et qui ne devraient trouver d'écho que dans les cabinets de toilette recueilliment.

Chanson avait un air bon enfant et malin, elle était pleine de grâce et d'aimable et vaine gaieté ; elle n'avait de l'éventail comme d'une feuille de vigne. Aujourd'hui, dédaignant la blancheur immaculée de ces fleurs d'hiver que l'on appelle des perles-neige, il y avait en elle un je ne sais quel de poétique et d'immatériel, que j'ai rencontré seulement dans des ruelles de Paris, dans les rues de la capitale, dans les rues de la ville de Paris, dans les rues de la ville de Paris.

Quand donc le public écœuré de la chanson de Paris, de la chanson de Paris, décidera-t-il d'imposer, qu'on l'ait au moins plus de goût, dans l'épanouissement d'un gai plus franche ?

LIBRES PROPOS

L'impôt sur les salaires !

Notre excellent collaborateur et ami, Charles Goniaux, député de la première circonscription de Douai, vient de publier, dans le "Petit Douaisien" un article, sur la réforme de l'impôt, qui corrobore nos critiques contre le système Caillaux.

Si, comme nous, Goniaux juge que le régime actuel de l'impôt, tel qu'il est imposé de lui en substituer un autre plus équitable ; comme nous aussi, il s'élève contre une méthode qui, sous prétexte d'atteindre des revenus fuyants, s'appesantirait lourdement sur les salaires de toutes catégories. Favorable au principe de la réforme, le député de Douai déclare, toutefois, sans ambages, qu'il lui sera impossible d'accorder son suffrage à l'impôt sur les traitements et les salaires.

« Avec le projet gouvernemental, écrit-il, c'est la région du Nord qui sera le plus atteinte. On ne paraît pas tenir compte que, pour certaines branches d'industrie, les salaires semblent plus élevés que dans d'autres départements il faut compter avec la différence due à la cherté des vivres et aux allégements spéciaux fortuits, qui doivent profiter de l'ouvrier de chez nous, astreints à un labeur épuisant.

« Avec le projet Caillaux, les ouvriers travaillant pour le même patron, sur le même chantier, de même nature, et dans la même commune, seraient soumis à l'impôt différent, selon qu'ils habiteraient un village ou un bourg ou une ville, et proportionnellement au nombre d'habitants.

« Ainsi, dans la première circonscription de Douai, par exemple, en prenant pour base le nombre d'habitants actuel, l'ouvrier gagnant 1.800 francs par an et domicilié à Douai, paierait 1 fr. 50 d'impôt, parce que la taxe de 3 % fonctionne à partir de 1.750 fr. de revenus dans les villes comptant plus de 10.000 habitants.

« Pour les bourgs d'Aniche, Auberchicourt, Flines-lez-Rache, Sin-le-Noble, Waxlers, Aubry, Fiers-en-Escrebieux, l'ouvrier gagnant le même salaire paierait 0 francs d'impôt, parce que la taxe de 3 % fonctionne à partir de 1.500 francs pour les communes comptant plus de 3.000 habitants, mais moins de dix mille.

« Enfin, dans les communes de Dechy, Ecoillon, Férin, Guesnain, Lewarde, Lofre, Masny, Montigny-en-Ostrevent, Roucourt, Courchette, Quincy, Esquerchin, Lambres, Lauwin-Plaque, Raches, Raimbucourt, Roost-Warendin, Anhières et Lallaing, l'ouvrier gagnant le même salaire annuel, c'est-à-dire 1.800 francs, paierait 16 fr. 50, parce que la taxe de 3 % fonctionne à partir de 1.500 francs pour les communes comptant moins de 3.000 habitants ».

« Voilà la démonstration mathématique des inégalités choquantes que M. Caillaux propose d'appliquer à la France ou, pire, Goniaux a fait son devoir de représentant du peuple avisé et consciencieux en les dénonçant d'une façon aussi claire et qui défie toute controverse.

Mais ce que le député de Douai écrit pour l'arrondissement de Douai, s'applique tout aussi bien à l'arrondissement de Lille et aux centres mineurs du Pas-de-Calais.

Comment donc n'a-t-on pas encore songé à demander à M. Caillaux de venir pratiquer, dans notre contrée, où l'activité industrielle, agricole, commerciale, est si prodigieuse, et si variée, qu'il a opérée par ailleurs ? On se serait alors certainement rendu compte que l'impôt sur le revenu, tel qu'il est proposé aux délibérations de la Chambre, est surtout un « impôt sur les salaires » !

Or, n'est pas possible qu'une majorité démocratique s'associe à une entreprise de ce genre. Ce serait insensé. L'impôt sur le revenu doit atteindre le revenu et rien que le revenu. Le salaire n'est pas du revenu. C'est la rémunération, insuffisante toujours, du travail. En taxant ce salaire, sous prétexte d'égaliser les charges fiscales, le Parlement remplacerait un système injuste par un système scandaleux.

Nous ne pouvons croire que ce soit là le but de l'honorable M. Caillaux, si c'est la seule des raisons qu'il invoque pour défendre son projet. Et, méritant le volume à la portée de main elle ajoute :

« J'ai réuni là une collection de chefs-d'œuvre -- des amis à moi ! -- Mais je ne suis pas égoïste. Au contraire, il me plaît fort qu'on s'élève contre les simples églantines, délicates de printemps, aux pétales légers qu'emporte le souffle de la moindre brise, qui brillent comme de petites étoiles d'or ou d'argent, dans la verdure sombre des fuissons, jusqu'à ce que les vents de la nature, fécondés par l'art d'un cultivateur de nos horticulteurs, qui s'appellent les Paul Neyron, les Marchal Niel et les Gloires de Dijon, épanouissent dans leur triomphe, orgueil de nos concours, que les amateurs disputent, admirant également leurs formes délicates, l'éclat et la suavité de leur coloris.

Et comme je faisais compliment à la fille de mon hôte de la richesse de sa collection ? J'avoue, me répondant, que je ne néglige rien pour que mon album soit toujours au complet. Car chaque jour voit éclore une création nouvelle. Mais je fais des folies pour avoir au moins l'image de ces dernières venues dans le monde des fleurs.

« Alors, c'est une vraie passion, mademoiselle !

« Passion bien innocente ! la passion des roses ! Mais ce qui rend mon cas tout particulier, c'est que je n'en ai jamais vu de variété de rosées, de vivantes, si j'ose dire.

« Comment ! vous n'avez jamais vu de roses ?

« Non, jamais ! Je suis venue ici toute petite. J'étais encore enfant quand j'ai perdu ma mère -- l'adorée dont vous avez vu le portrait si beau. -- Depuis lors nous ne sommes jamais retournés dans le Midi -- pour elle Stockholm, c'était le Midi -- et si, voyez-vous, il faut trop fréquenter ces lieux, on en va venir avec des maux de tête, et c'est un de mes grands chagrins... Mais cela ne m'empêche pas de les aimer... Au contraire ! J'ai ajouté avec un sourire très fier, « le sévère de la femme se mêlait à la naïveté de l'enfant.

« Et comment cette belle passion vous a-t-elle prise ?

« J'étais très jeune encore, quand un correspondant de mon père nous laissa un livre français, intitulé "Les Roses". Je le découvris. Rien ne saurait vous dire quelle joie ce fut pour moi. Il me sembla que j'étais dans un monde nouveau, inconnu et charmant dont j'aurais voulu ne jamais sortir... Depuis lors, j'ai un jardin... et alors... » Son geste acheva sa pensée.

Le lendemain matin je quittais la maison hors de moi. Au premier jour, j'étais partie. Surlessen me mit une plume dans la main et, avec une grâce à laquelle on ne saurait rien refuser, me montrant son album et une page toute blanche :

« Écrivez quelque chose de la rose », me dit-elle.

« Je me souvins d'un vers du poète Sadi et j'écrivis :

« Je ne suis pas la rose ; mais j'ai vécu près d'elle ».

« Quelques semaines plus tard, après avoir terminé mes excursions dans la Laponie norvégienne et dans la Finlande russe, je rentrai en France, en longeant les côtes orageuses de la Baltique. Entre deux tempêtes, je fis escale à Hambourg. Mon premier soin fut de courir chez le fleuriste en raison que je voulais m'offrir un bouquet dans ses parterres. Je fis un bouquet royal de ses plus beaux roses, de ces roses qui ont de si beaux liges dont je tremplai le bout dans la cire bouillante, pour emprisonner la sève vivante et nourricière ; puis je les enveloppai dans un papier blanc et doux, pour les protéger tout chaud et tout froissés, et par les voies rapides -- il y en a maintenant partout -- j'expédiai au cap Nord mon colis parfumé.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je recevais cette simple lettre :

« Enfin, j'ai vu des roses ! Merci. »

Louis ENALLT.

CHRONIQUE

Une rose au Cap Nord

Elle avait seize ans. Elle était blonde comme un blé qui mûrit ; svelte et mince, avec des grâces captivantes dans sa silhouette frêle ; des yeux dont le bleu rappelait le ciel des beaux matins de printemps ; son teint, d'une pureté transparente, luisait avec la blancheur immaculée de ces fleurs d'hiver que l'on appelle des perles-neige. Il y avait en elle un je ne sais quel de poétique et d'immatériel, que j'ai rencontré seulement dans des ruelles de Paris, dans les rues de la capitale, dans les rues de la ville de Paris.

« Son père, Carle Sturlussen, s'était fixé au point extrême de notre continent dans un confort de ce promoteur gigantesque qui sert à l'Europe de sentinelle avancée du monde, avait été nommé à la tête d'un grand commerce, qui lui faisait donner la main à la Russie d'un côté et, de l'autre, à la Norvège, l'avaient engagé à fixer dans ces lointains parages des entrepôts incessamment remplis de marchandises. Les intérêts d'un grand Nord. Depuis la mort d'une femme -- celle qu'il avait perdue jeune, il n'était jamais retourné en Suède et sa fille, la charmante jeune fille, s'était vu condamné à un exil. Elle en supportait les rigueurs sans se plaindre, étant de nature douce, patiente, et résignée.

« Son père, très riche déjà, mais qui ne voulait pas que sa fille soit mariée, avait atteint le gros chiffre de millions depuis longtemps révisé, l'enroulait des grâces et des soins que l'on réserve pour les chères amées, et lui faisait donner une éducation de jeune princesse.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Oh ! les jolies soirées, bien remplies, dans ce salon où l'on oubliait si bien que l'on était à mille lieues de Paris, de Vienne de Rome ou de Saint-Pétersbourg, paré avec les Russes, et qui donnaient tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.

« Elle avait en tout à tour des institutions françaises, anglaises et allemandes, et elle parlait quatre ou cinq langues, avec une égale pureté, et aussi avec le charme de ce léger accent qui se produit aux lèvres de nos Russes, et qui donnent tout le charme de quelque chose de singulièrement attrayant dans leur bouche. D'habiles maîtresses de musique avaient su faire d'elle une virtuose que l'on eût remarqué partout. Elle donnait une âme à un piano, qui chantait et pleurait sous ses doigts.